les obstacles, il me prédit le succès. Il fut ainsi notre premier adhérent ; il devait être bientôt notre président, et pas un de nous n'oubliera jamais avec quelle gentillesse, avec quelle simplicité il s'appliquait à n'être parmi nous que latiniste, lui qu'en ce moment même tant de savants de tous pays, en tant de domaines, revendiquent, au même droit que nous, comme leur maître.

Mais son action sur nous aura été plus profonde que ne pourrait le faire penser son simple passage dans nos rangs. Si nous réfléchissons à l'œuvre dont je n'ai pu que très sommairement indiquer ici la portée, si nous nous représentons, d'autre part, ce que, dans le sein de cette Société, nous avons pu faire pour l'enrichissement et le renouvellement de nos études, à toutes les avenues de notre enquête, à l'origine de nos meilleures inspirations et de nos meilleures réussites, à chaque étape de notre examen de conscience scientifique, c'est Meillet qui apparaît. Qui dresserait aujourd'hui le bilan des études latines aurait à faire à Meillet la part, souvent dissimulée par sa modestie, de l'initiateur et du guide.

Meillet nous a été enlevé prématurément par la mort ; une part de lui-même nous avait été déjà ravie par la maladie. Son œuvre et son esprit demeurent. Que dis-je? Il faudra le recul du temps pour apprécier ce qu'il a été. Je l'ai entendu dire d'un de ses maîtres, mort trop tôt lui aussi : « Il y a des hommes dont rien ne meurt le jour où ils disparaissent. » A qui s'applique ce mot mieux qu'à Meillet lui-même?

J. Marouzeau.

II

LÉOPOLD-A. CONSTANS
(1891-1936)

La *Société des Études latines* a été durement éprouvée par la perte de M. L.-A. Constans, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, disparu à moins de quarante-cinq ans, le 10 juin dernier, après avoir donné presque jusqu'à la dernière minute toutes ses forces à la science et à l'enseignement.

Dès l'enfance, à Aix-en-Provence, où son père, le savant commentateur de Salluste et de Tacite, était professeur à la Faculté, il fut nourri dans la compréhension et l'amour des choses latines. Des études très brillantes le firent entrer fort jeune, en 1910, à l'École normale supérieure ; l'enseignement de M. R. Cagnat, les leçons de Camille Jullian, les deux années « d'application » passées à l'École de Rome le mirent en possession des méthodes les plus précises sans le faire dévier de sa

ligne. Si, en effet, son premier travail : *Gightis. Étude d'histoire et d'archéologie sur un emporium de la petite Syrte* (Paris, 1916), mettait en œuvre le matériel qu'il avait lui-même classé et étudié en Tunisie, il revint, avec ses thèses, à la Provence romaine et aux textes à la fois savoureux et riches d'histoire qu'offre le dernier siècle de la République : la principale était sur *Arles antique ;* la thèse secondaire étudiait *Un correspondant de Cicéron : Ap. Claudius Pulcher* (Paris, 1921). Il était alors à Lille, après avoir enseigné au Lycée d'Aix. Il donna encore son *Esquisse d'une histoire de la Basse-Provence dans l'Antiquité* (Marseille, 1923), avant de se consacrer à la critique et à la traduction des œuvres de César et de Cicéron. Mais sa parfaite connaissance de l'histoire et des conditions réelles de la vie antique devait donner à ces éditions, que chacun de vous connaît et admire, une valeur tout à fait singulière.

La *Guerre des Gaules* (Paris, 1926) a mis enfin entre les mains des lecteurs français un texte fort bien établi, sans parti pris critique, mais non sans corrections personnelles (quelquefois de conséquences sérieuses), et une traduction qui a le rare mérite de garder la pureté et l'objectivité impassible du style de César, tout en faisant sentir les intentions secrètes de tel ou tel mot, surtout dans les discours. A la base de cette édition était un commentaire perpétuel dont l'essentiel a, par bonheur, passé dans une édition scolaire (Paris, Hachette, 1929) et dans le *Guide illustré des campagnes de César en Gaule* (Paris, 1929), aussi nécessaire au lecteur qui ne peut avoir près de lui tous les volumes de recherches sur lesquels est fondé ce petit livre, et au pèlerin qui ne veut pas se contenter de jeter un coup d'œil sur le site de Gergovie ou d'Alésia. Ensuite, L. Constans entreprend une tâche immense : la publication, dans la « Collection des Universités de France » aussi, de la *Correspondance* de Cicéron. Et il adopte la solution courageuse : celle de répartir les lettres des différents recueils par ordre chronologique, quelle que soit la difficulté d'avoir présents à l'esprit à la fois des cadres critiques très différents. Le premier volume de la *Correspondance* est « sorti » en 1934 ; le troisième vient de paraître ; le quatrième était partiellement au point. La méthode et l'ingéniosité critiques y apparaissent tout à fait remarquables ; la traduction ne l'est pas moins, par sa netteté, par la probité avec laquelle elle résout les difficultés du texte, par la souplesse avec laquelle elle s'adapte à l'infinie variété de tons qui font le charme de cette œuvre unique. Il faut ajouter que Constans a su, malgré le cadre un peu étroit de la collection, pourvoir son édition du commentaire essentiel sous la forme la plus précise, par un résumé annuel des faits et une quantité de notes historiques. Il est aisé à chacun de se rendre compte et de la science et du labeur que suppose chacun de ces volumes ; il suffira d'un peu de réflexion pour s'étonner de la rapidité d'une publication aussi parfaite jusque dans le plus petit détail. Mais Constans n'écrivait-il pas,

en même temps, un volume sur l'*Énéide*, qui est imprimé et qu'attendent avec impatience tous ceux qui n'ont pas eu la bonne fortune d'assister aux cours publics qui en ont été l'occasion? Et on a pu lire dans le dernier fascicule de la *Revue des Études latines* des comptes-rendus précis et nourris, qui prouvent avec quelle compétence il appréciait les publications aussi bien d'ordre critique que d'histoire psychologique et avec quel scrupule il les lisait pour discerner tout ce qui, en elles, peut contribuer aux progrès de nos disciplines.

Ce qui est moins connu hors du cercle des professeurs et des étudiants, c'est le dévouement et l'énergie qu'il apportait à sa tâche professionnelle ; c'est l'héroïsme (car le mot n'est pas trop fort) avec lequel, fragile depuis l'enfance et gravement malade depuis neuf mois, il a voulu, jusqu'à la fatale rechute de Pâques, continuer et ses corrections et ses cours, et, encore après, lire les mémoires de diplôme dont il avait dirigé l'élaboration. Alité, et n'ayant plus qu'un souffle de voix, il travaillait encore et trouvait la force de sourire à ses visiteurs et de converser paisiblement avec eux. Son labeur scientifique, immense si l'on songe à la brièveté de cette vie, garde sa mémoire de l'oubli ; son admirable courage et sa conscience restent un modèle de la plus rare perfection pour tous, je pense, mais surtout pour la jeunesse, à laquelle il s'est dévoué tout entier, comme s'il avait eu deux vies à donner : aux études latines et à ses élèves.

Jean BAYET.